MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 129. — Mars 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 1er novembre 1894.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Afin de suivre l'habitude prise d'après les bons avis de celui qui est aujourd'hui notre Révérendissime et bien-aimé Supérieur général, je viens vous faire part de nos petits travaux dans cette partie nord-est du vicariat de la Saskatchewan. C'est la suite du rapport publié dans le numéro 123 de nos annales.

La saison de la navigation est finie ; le missionnaire, après avoir, durant tout l'été, couru çà et là, où il pouvait rencontrer des âmes à secourir, est revenu à sa résidence pour se reposer, tâcher de se recueillir et se préparer à de nouveaux combats, comme font ses Frères de la Con-

grégation. Cette année, une grande joie lui est réservée. Après être resté si longtemps solitaire, il possède enfin un aimable compagnon en la personne du P. Maisonneuve, jeune, alerte et courageux. Après les exercices religieux dont nous avons besoin plus que les autres, le nouvel ouvrier s'occupe lui aussi, comme son devancier, de toute sorte de travaux. Après la hache, la scie ou le rabot, il prend la grammaire crise afin de pouvoir remplacer bientôt son compagnon, vieilli, dit-on, avant l'âge.

Dans le dernier rapport, un post-scriptum annonçait une grave maladie et des morts parmi nos néophytes du fort Nelson. Il y eut près de quarante décès. Imaginez si les catholiques soupiraient après leur missionnaire, qui, à une distance de plus de 300 milles, ignorait tout. Le jeune ministre méthodiste de l'endroit, prenant un peu trop à la lettre les paroles de l'Évangile : *Laissez les morts enterrer leurs morts*, n'assista aucun de ses adeptes. Il plia bagage et s'en alla se promener en Canada... pour chercher femme, dirent quelques malins. J'étais seul encore en ce moment à ma résidence et j'avais le bonheur de sauver la vie à un de mes anciens orphelins, marié dans le village. Ce fut un véritable miracle opéré par l'eau de Lourdes.

Nos fêtes de Noël se passèrent cette fois à Pakitawagan. Les Indiens de ce pays m'avaient demandé cette faveur à cause de leur nombre, et surtout à cause des affligés et des convalescents échappés à la terrible maladie. J'accédai à leur demande. Deux d'entre eux devaient venir me chercher et devaient ensuite me reconduire.

Le bon Dieu voulut nous faire gagner quelques mérites durant le voyage, car de ma vie je n'avais vu un si mauvais temps. En retour, je vis à Pakitawagan presque tous nos chrétiens de Churchill et de Nelson réunis à nos

belles fêtes. Beaucoup d'entre eux assistaient pour la première fois à la messe de minuit. Plusieurs venaient de fort loin, entre autres un employé protestant de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Nos futurs missionnaires, aujourd'hui au noviciat ou au scolasticat, doivent se figurer avec bonheur et une sainte envie les grandes occupations du prêtre à une pareille réunion et à une telle fête. Je puis leur dire cependant que la beauté du rôle du missionnaire en ces occasions ne l'empêche pas de sentir la fatigue, le sommeil, la faim, etc... Dans ce grand concours de pauvres sauvages, le prêtre qui n'a là qu'un coin pour vivre et personne pour le servir convenablement connaît par expérience quelques-unes des misères mentionnées dans nos saints livres, sans parler de celle qui devait martyriser saint Benoît Labre. Avec la meilleure volonté du monde, on ne pourrait tenir bien longtemps à une pareille vie et à un pareil régime. On n'a pas la vertu de se laisser dévorer comme le saint mendiant d'Amettes. Ce qui soutient le missionnaire en ces dures épreuves, lui donne le courage de renouveler tous les ans et plusieurs fois par an ces missions, c'est la vue du bien immense qu'on fait aux âmes de ces pauvres gens, *âmes précieuses qui sont comme les nôtres créées à l'image de Dieu et rachetées par le sang de Notre-Seigneur*. C'est à dessein que je souligne ces dernières lignes comme manière de protestation contre des idées fausses que j'ai trouvées là où je ne m'y attendais guère.

On voudrait faire du sauvage une espèce d'automate ou d'animal qui n'agit que par instinct.

Après vingt ans de mission et avec tous nos missionnaires d'Indiens, je sais par expérience que les actes humains d'un Peau-Rouge sont bien pareils *consciencieusement* aux actes humains d'un blanc, et j'ai trouvé tel et

tel pauvre sauvage des bois avec une conscience aussi droite et délicate que celle du meilleur catholique de nos pays civilisés.

En partant de Pakitawagan, nous emportons, sans le savoir, le germe de l'épidémie de l'automne, et, cette fois, le missionnaire est attaqué lui-même très sérieusement. J'avais cru d'abord à un retour de la grippe, et peut-être c'était bien elle encore ; mais pour le coup elle faillit m'emporter. Quand on n'est pas un François Xavier ou un François Régis, avouez que c'est une bien triste position que celle d'un pauvre missionnaire, homme fragile et pécheur, hélas ! cloué sur un lit et en danger de mort, sans le secours des sacrements. Le bon Dieu voulut bien me laisser encore la vie, et je vous dirai que la convalescence fut plus pénible que la maladie. Quand on n'a pas mangé de quelques jours et que l'appétit revient, on aurait besoin de soins que l'on ne peut guère trouver dans nos déserts. Notre cher P. GROLLIER jadis, dans le Nord, demandait en vain une pomme de terre. Il pratiquait héroïquement son vœu de pauvreté. Nous, ici, nous avions au moins des pommes de terre, mais c'était tout, et la pauvre nature réclamait un peu plus. Ne vous étonnez pas si la convalescence fut longue. Un jour, des sauvages de la rivière Caribou arrivaient à la Mission, désolés de voir leur prêtre en si pauvre état. Et ils venaient, délégués par leurs malades, qui réclamaient le Père pour les aider à bien mourir ! Dès que je fus en mesure de voyager, je partis. Le bon Dieu prêta vie à ces pauvres gens pour me voir et recevoir les sacrements des mourants. Je n'oublierai jamais les manifestations si sincères de joie qu'ils firent éclater à l'arrivée de leur missionnaire. Leur village est à l'entrée du lac Caribou. Au retour, nous eûmes à souffrir. La neige fut si abondante et le temps si mauvais que je dus

chausser tout le temps les raquettes et tracer le chemin devant les chiens.

C'est le moment de relater ici le mouvement extraordinaire de conversions qui s'est produit tout à coup au fort Cumberland, par le ministère du zélé P. CHARLEBOIS. Il a reçu cette année au moins treize abjurations, je crois.

La première convertie fut une vieille Indienne, baptisée jadis par le R. P. TACHÉ, mais devenue protestante par la suite. La foi de son baptême lui a été rendue, grâce à Dieu, à son lit de mort. Son exemple et ses dernières paroles ont ému sa parenté et ses compatriotes. Dans deux visites à mon cher confrère, j'ai reçu, chez lui, trois nouvelles abjurations, qui ont beaucoup aigri le parti protestant. J'espère que le P. CHARLEBOIS fera part à qui de droit de ces consolantes conversions.

Pour ne pas donner trop d'extension à ce rapport, je ne vous parlerai pas de nos fêtes de Pâques, très solennelles cette fois, à cause du grand concours de sauvages. Notons cependant une conversion avec abjuration du protestantisme ; notons aussi l'arrivée d'un bon chasseur qui, échappé à la mort, lui avec toute sa famille, après un vœu fait à Dieu, venait porter à la maison de la prière tout le produit de sa chasse.

C'est quelques jours après que j'avais l'immense bonheur de recevoir le jeune P. MAISONNEUVE ; c'étaient l'Ardèche et la Lozère, si voisines l'une de l'autre en France, qui se rencontraient en ce pauvre pays, dans la personne de deux Oblats de Marie.

Je dus bientôt laisser seul le nouvel arrivé pour aller voir nos chrétiens de Pakitawagan. Cette fois, ce fut un bon voyage, qui ne manqua pas même de quelques agréments : je veux dire un campement avec des sauvages catholiques en leur pays de chasse. Une grande loge les abritait tous. En prévision du passage du Père, il y avait

tapis neuf de branches de sapin et une cuisine formidable pour le régaler lui et ses compagnons de voyage : têtes et flancs de caribou, langues et pemikan, sans parler des pains de graisse. On voulut fournir au missionnaire ses provisions de route et lui offrir des présents. C'étaient des sacs de viande pilée et des peaux de caribous. Impossible de célébrer dans une loge ; mais nos bons hôtes auraient été bien attristés si je ne leur avais pas accordé la faveur de se confesser. Aussi, le soir, après la prière commune, le silence le plus complet régna dans l'assemblée, et le missionnaire, assis sur son sac de voyage et ses couvertures, entendit tour à tour la confession des grands et des petits. Je dus ensuite accorder aux enfants la satisfaction de venir réciter à mes genoux leur prière qu'ils savaient tous, sans broncher, du commencement à la fin. On passa là une bonne veillée. Nos bons chrétiens, Dieu merci, sont toujours joyeux, mais quand ils ont la faveur d'avoir chez eux le Père, et que la hutte est dans l'abondance, leur satisfaction est complète.

Voici maintenant la belle saison. Après avoir passé avril et mai à enseigner le cris à mon cher compagnon, je vais me séparer de lui pour quelque temps.

C'est un rude rameur, le P. Maisonneuve ; il manie l'aviron et gouverne un canot aussi bien qu'un Indien. Un beau matin, il est même arrivé d'une promenade avec trois gros ours dans son canot. Je l'envoie à Prince-Albert pour affaires, tandis que je me prépare à mon voyage au fort Nelson. Il faudrait être sans foi et sans cœur pour abandonner ces pauvres néophytes à plus de 300 milles de distance. L'occasion, cette année, est même très bonne, car la maladie est venue les visiter et le ministre de l'erreur est absent. Des sauvages arrivent au commencement de juin, apportant des fourrures à la

Compagnie. Je profite de leur retour pour me rendre avec eux jusqu'en bas du fleuve Churchill. Bonnes gens! Toujours joyeux malgré leur pauvreté qui n'est pas petite; ils ont des ceintures en écorce de saule, et faute de mouchoirs pour essuyer la sueur de leur visage, dans les portages, ils se servent de feuilles d'arbres. Nous sommes plusieurs canots ensemble ; c'est vous dire que nos compagnons se content des chasses, des nouvelles, tout en jouant de l'aviron ; ils rient de celui-ci ou de celui-là, imitent le langage d'anciens types de leur nation, contrefont les vieux magiciens, etc. C'est un amusement de les entendre. Le sérieux leur revient quand il le faut et ils sont toujours édifiants dans leurs exercices religieux. Quelquefois, sur les beaux lacs, pendant le calme, ils jouent à lutter de vitesse avec leurs canots, et les vainqueurs poussent des cris de joie ; c'est une de leurs innocentes récréations et une des plus fréquentes.

Dans leur pénurie des choses essentielles, nos Indiens, très ingénieux, se tirent toujours d'affaire. Si le sauvage n'a pas d'allumettes, il tire un coup de fusil sur un peu de foin sec ; s'il n'a pas de fusil, il bat le briquet et l'étincelle du silex allume le *tondre*, sorte d'amadou sauvage. S'il n'a pas de vivres en hiver pendant ses voyages, il peut se coucher sans souper, mais il aura à manger en se levant; il a eu soin d'aller tendre quelques lacets à lièvres dans le bois. Si c'est en été, il ira tuer, à coups de pierre ou de bâton, les brochets ou les carpes de quelque petite rivière.

Je partais donc cette fois du lac Pélican, le 12 juin, et, deux jours après, j'atteignais quelques familles campées sur le rivage de Churchill. La pluie nous obligea à rester là un grand jour. Du reste, je ne perdis pas mon temps ; il y eut confessions, baptêmes, et même un mariage, à la course, pour ainsi dire. Nous n'avons pas

souvent ici de fiançailles ni de publications de bans. Cette fois, un homme dit à son jeune frère de vingt ans : « Mon frère, tu fais pitié ; notre mère étant morte, tu n'as personne pour laver ton *butin*, recoudre tes habits, faire bouillir ta chaudière, rôtir ton poisson. Si tu veux, je vais demander pour toi la fille de X... — Je veux bien, répond le jeune homme. » X... qui a beaucoup d'enfants à nourrir et à vêtir est bien aise de la demande. On vient trouver le prêtre, qui ne voyant d'ailleurs aucun empêchement, appelle les jeunes gens, et après une confession préalable, les marie en présence de la parenté. Suit un petit repas où l'on boit le thé sucré, coupé avec un morceau de galette, et voilà !

Le lendemain, nous sautions un rapide de Churchill, où jadis des Français se noyèrent dans un mauvais remous. Le soir, nous campions sur une belle île pelée. Bien qu'à 10 heures du soir, il n'était pas encore nuit. Le 16, nous partions un peu avant 3 heures du matin, et, au coucher du soleil, nous arrivions en vue de la Mission de Pakitawagan. Nous y étions attendus, mais je ne comptais pas sur une si belle réception. Aussitôt qu'on nous aperçoit, décharge générale de mousqueterie plusieurs fois répétée ; la cloche est mise en branle, et sur deux mâts flottent deux bannières blanches avec une croix et un cœur de Jésus brodés en rouge par des Indiennes. Comme nous touchons au rivage, quatre-vingts sauvages sont là pour nous saluer et nous serrer la main. Aussitôt les jeunes gens s'empressent de transporter à la maison du Père tout le bagage du canot ; et bientôt le chantre du village nous apporte à souper.

Je restai là deux jours entiers pour entendre mes chrétiens en confession, faire des baptêmes et des mariages. Nous repartions le 19 pour continuer notre voyage au fort Nelson ; mais dès cet endroit de fréquentes

tempêtes vinrent nous contrarier, et quelquefois si subitement, que nous courûmes même quelque danger. Une fois surtout, dans une grande traversée, les vagues étaient si hautes et si furieuses que deux canots durent rebrousser chemin pour se sauver à l'abri d'une pointe. Après avoir pu traverser nous-mêmes sains et saufs, je m'occupai à entendre des confessions dans un nouveau campement d'Indiens.

Le 22 au soir, nous étions déjà sans vivres ; mais j'avais eu soin de mettre dans mon sac un petit filet qui fut tendu à l'embouchure d'une rivière ; nous y trouvions, le lendemain, quelques poissons qui servirent au déjeuner. Nous rencontrions en même temps, ce jour-là, un catholique du fort Nelson, qui nous fit présent de canards et nous annonça que près de trois cents sauvages m'attendaient au fort. Ce soir-là et le lendemain, nous sautions les rapides de la rivière Brûlée, qui coule sur un nouveau versant et est tributaire du fleuve Nelson. Les lièvres du rivage suffirent à rassasier nos gens. Je me souviens aussi que le bon Dieu nous préserva d'un malheur dans un rapide. Un petit sauvage bossu, qui nous suivait depuis deux jours, pour ne pas se fatiguer dans le portage, préféra sauter le rapide ; mais ayant manqué le fil de l'eau, le mauvais courant l'emporta dans les grosses vagues du milieu. On le croyait perdu, et du point d'où je le regardais, je me préparais à lui envoyer l'absolution. Mais son petit canot ne chavira point et ne recueillit même que quelques petits paquets d'eau. Du pied du rapide, il nous regarda en souriant. « Eh bien, lui dis-je, tu as failli te noyer. — J'aurais dû me noyer, mais Dieu me gardait, pendant que toi, son prêtre, tu me regardais, » répondit-il.

Enfin, le 24 juin au matin, un dimanche, nous entrions dans le lac, où se confondent trois rivières qui donnent

le nom à l'endroit du fort Nelson. Les sauvages l'appellent Nisto ayasik, *les Trois Rivières*. En approchant de la grosse île, nous aperçûmes des loges. On y débarqua pour y saluer les premiers habitants que nous rencontrions. C'étaient des protestants. Les catholiques se trouvaient campés sur une pointe voisine qui nous fut indiquée. On se hâta d'y aller. Au moment où l'on arrivait, tous les catholiques du pays, réunis dans la grande loge du meilleur d'entre eux, achevaient le chapelet. Imaginez si ces pauvres gens furent contents de recevoir leur prêtre, qui venait les voir à 300 milles de distance. Leur joie fut au comble quand je leur annonçai que je venais passer l'été avec eux. De ce point, on voit là-bas, à une petite distance, sur une belle côte, la *maison de la prière catholique*, avec sa croix blanche, et tout près, beaucoup de huttes indiennes. Je me hâtai de m'y diriger, et je dus rester longtemps sur le rivage, au milieu des catholiques et des protestants qui étaient venus souhaiter la bienvenue au prêtre catholique.

Après midi eut lieu notre première réunion à la chapelle. Au son de ma cloche, la population entière accourut. Les protestants des environs attendaient eux-mêmes depuis longtemps sur le rivage. Je fus heureusement surpris de cette affluence. J'eus le regret de voir dehors un grand nombre de protestants avides, eux aussi, d'entendre la parole catholique. Notre chapelle était trop petite. Dès le lendemain, je m'empressai de faire disparaître une cloison qui formait une petite salle, et cette salle agrandie devenait chapelle à l'heure des réunions. Un rideau fermait le chœur après les exercices. Pour satisfaire aux désirs de la population, même et surtout des protestants, je dus multiplier les instructions.

Les pauvres égarés, méthodistes malgré eux, écoutaient avec une attention parfaite les enseignements de

notre sainte religion. J'empruntai à dessein une grosse bible protestante et, ce gros livre à la main, je leur lisais les textes qui leur étaient familiers, mais qu'ils n'avaient jamais entendu expliquer dans le véritable sens. Ce fut très heureux pour moi et pour leurs âmes que la plupart d'entre eux fussent habitués à la lecture des livres saints. Je n'ai rencontré encore nulle part, dans le pays, des Indiens si exercés à la lecture de la Bible et du Nouveau Testament. Aussi, il me fut très aisé de les convaincre des grandes vérités prêchées par l'Église catholique, en leur lisant et en leur montrant les paroles sacrées qui les établissent et les prouvent.

Que de fois, après l'instruction, plusieurs d'entre eux vinrent me manifester leur trouble, me confier leurs peines et me prier de les éclairer davantage! Le 29 juin, je profitai de la fête du jour pour leur parler du successeur de saint Pierre, en essayant, avec la grâce de Dieu, de leur faire comprendre que là où est Pierre, là est l'Église, *ubi petrus ibi et Ecclesia*. Le *pasce oves* et le *pasce agnos* frappa les plus intelligents. Ce jour-là, par un dessein de Dieu, il ne manquait pas un seul protestant au sermon. Leur ministre n'était pas encore arrivé. « Où est-il, leur dis-je, ce grand prêtre qui tient la place de Jésus-Christ et de saint Pierre? Celui-là seul dont la foi ne doit pas défaillir, c'est le Pape, le chef de la religion catholique. »

Cette fois, tous ceux qui comprirent furent ébranlés, et, après la prière, ils restèrent à la salle pour me dire : « C'est pour la première fois que nous entendons parler de saint Pierre comme chef de la religion et remplaçant de Jésus, mais impossible de le nier, c'est bien vrai. C'est écrit. »

Le 2 juillet, c'était un sermon sur la sainte Vierge, sujet encore nouveau pour l'auditoire protestant. Les

jours suivants, les auditeurs furent toujours aussi nombreux et aussi attentifs.

L'instruction sur le Purgatoire les surprit beaucoup. Vinrent ensuite les sacrements. Le ministre ayant parlé souvent contre la confession, je dus insister sur la divinité de ce sacrement. Ils ne faisaient pas encore d'objections; cela devait venir plus tard, après l'arrivée du ministre.

Un soir d'orage, pendant le passage de l'ouragan et les grondements du tonnerre, un des meilleurs protestants du pays vint me demander à me parler en particulier. Je donnai congé à mes nombreux visiteurs et, fermant la porte, je le conduisis à un banc près de la table de communion, en face des belles images des sacrés cœurs. « Véritablement, commença-t-il à dire, il est aisé ici de penser à Dieu et au ciel, en face d'aussi belles gravures. Jamais on ne nous fait voir rien de pareil, dans notre temple. Je voulais te demander une chose; ne me la cache pas, je t'en prie; je suis protestant, il est vrai, mais je voudrais bien sauver mon âme. J'ai passé quelques mois, cette année, avec une bonne famille catholique dont tous les membres m'édifiaient chaque jour. Ces bonnes gens m'ont dit plusieurs fois que je ne pourrais pas me sauver en suivant la religion protestante. Depuis que tu es ici, je viens chaque jour t'écouter; il me semble comprendre, mais je ne suis guère intelligent. Dis-moi bien clairement s'il est vrai que je ne pourrai faire mon salut dans ma religion. »

Je dus lui répondre par la maxime : « Hors de l'Église, point de salut, » et lui contai la conversion de Henri IV. Pour le consoler dans ses afflictions de famille, j'ajoutai qu'un enfant baptisé validement, même dans la religion protestante, et mort avant d'avoir offensé Dieu, irait au ciel.

Le pauvre homme garda longtemps le silence et parut comme atterré. Je l'engageai à prier de tout son cœur avec humilité pour demander au Saint-Esprit la grâce d'être éclairé et fortifié. En me quittant, il me dit : « Je sais que de deux bercails il n'y en aura plus qu'un à la fin. — Oui, lui répondis-je, mais cela arrivera probablement longtemps encore après nous, et, en attendant, ceux qui se seront trouvés dans le seul véritable bercail, ceux-là seulement seront sauvés. »

Un autre sauvage, versé dans l'Écriture, vint aussi me faire une drôle de question. Il me dit : « Le diable qui fut enchaîné par un ange pour mille ans, où est-il allé, après avoir été délié ? — Il court le monde, l'infâme, lui répondis-je ; il travaille avec ses pareils à détruire l'œuvre du bon Dieu et à perdre les hommes. C'est lui qui a poussé Luther, Calvin, Henri VIII et votre Wesley à faire des religions nouvelles. »

Dans une baie voisine, où un sauvage travaillait à ses canots, une vieille centenaire se mourait. De sorcière qu'elle avait été jadis, elle était devenue une soi-disant chrétienne de la secte des méthodistes, tout en conservant ses anciennes superstitions. Or, une de ses nièces, excellente catholique, étant allée la voir, fut touchée de son triste état et effrayée surtout de son malheureux avenir. Elle engagea fortement toute la parenté protestante à faire appeler le prêtre catholique pour procurer à la pauvre vieille une bonne mort. « Volontiers, lui fut-il répondu. Nous serions bien contents s'il voulait venir ». Dès que j'en fus averti, je me hâtai de traverser la baie en canot et je me rendis à la loge. Quel spectacle ! Étendue par terre sous de misérables haillons, une forme à peine humaine, des cheveux blancs qui couvraient une vieille figure de parchemin où je distinguai deux yeux fermés : elle était aveugle. Ses enfants,

petits-enfants et arrière-petits-enfants protestants, presque tous étaient là. Je m'agenouillai auprès de ce demi-cadavre. « *Nokkoum* (ma grand'mère), lui dis-je (il faut savoir que pour aller au cœur de l'Indien, le blanc, prêtre ou non, doit lui donner un nom de parenté), *nokkoum*, lui dis-je, c'est moi l'homme de la prière catholique; je viens te voir parce que tu es malade et que j'ai pitié de toi. Je voudrais te préparer à paraître devant le Grand Esprit qui va t'appeler bientôt. — Laisse-moi donc tranquille. — Mais tu vas mourir, et si je ne prie pas pour toi, tu vas aller dans le feu de l'enfer. — Je n'ai pas besoin de ta prière. L'Anglais m'a baptisée, cela me suffit. » Cette fois, c'est son fils, protestant, qui lui répond. « Mais, pauvre mère, tu sais bien que tu n'as pas suivi comme il faut la religion, et celui-ci a une meilleure religion que la nôtre. Sa prière va effacer tes péchés. — Taisez-vous, laissez-moi tranquille. » Je voulus alors poser mon chapelet bénit sur sa tête, et furtivement. A l'instant, comme une possédée, cette vieille Indienne, d'une main nerveuse, enlève lestement le chapelet et le jette au loin.

Je perdais mon temps. « Laissez-la, leur dis-je. Le démon règne en maître dans son cœur; mais espérons en la divine miséricorde. Jésus est puissant; voici, leur dis-je, une image du Sacré Cœur que vous mettrez sur la tête de la malade : peut-être demain son idée mauvaise aura disparu. Le bon Dieu seul peut la convertir. Si elle me demande, vous me ferez appeler. » Je sortis. J'allais m'embarquer dans mon canot, quand tout à coup un jeune homme sort à la hâte de la loge et me crie : « Reviens, ma grand'mère te demande. » Je regagne la loge. « Eh bien, *nokkoum*, tu me demandes. — Oui, c'est vrai, je suis méchante, j'ai fait du mal, beaucoup. Je fais pitié, lave-moi de mes péchés; je hais le mauvais

Esprit. Place-moi dans le chemin qui conduit à Jésus. »

C'est pour la première fois que j'ai été témoin et acteur d'une si grande miséricorde du Cœur de Jésus. Les promesses de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie se réalisaient ce soir-là dans ce petit coin inconnu du monde, en la personne de la plus misérable et de la plus abandonnée des créatures humaines. Après le baptême, sous condition, et l'absolution, sous condition, je lui administrai les derniers sacrements et je quittai le cœur content cette pauvre créature régénérée. Elle garda son chapelet bénit au cou et l'image du Cœur de Jésus sur la poitrine.

Le ministre arrivait le lendemain. Le jour suivant, un dimanche, quand tous les canots protestants de la grosse île passèrent devant la Mission pour aller au prêche de leur ministre, je vis un groupe qui venait débarquer à notre quai. C'étaient les enfants de la vieille grand'-mère amenant dans un canot leur pauvre malade couchée comme dans un cercueil. Elle avait à peine un souffle de vie. Ces bonnes gens se privèrent d'aller au temple et ils se crurent obligés d'amener leur mère, au moins pour que je la fasse prier le dimanche.

Ils se contentèrent de tirer à terre, sur le gazon, le canot de la malade.

On vint me le dire, j'allai la voir, et toute la population se mit à me suivre.

Du fond de son canot, les mains jointes sur sa poitrine, la croix de son chapelet entre les deux pouces : « *N'ossissim* (mon petit-fils), me dit-elle, fais-moi prier encore une fois avant que je meure ». Et de sa main décharnée et tremblante, elle fit le signe de la croix. Elle répéta avec moi le *Pater* et l'*Ave* dans sa langue. « Merci, dit-elle ; maintenant je partirai pour aller voir Jésus. »

Et, en effet, le lendemain elle rendait tranquillement le dernier soupir. Je lui fis l'aumône d'un linceul et d'un cercueil. Le corps fut introduit dans la chapelle, placé sur les bancs entre quatre cierges.

C'était pour la première fois qu'on faisait en ce pays les prières pour les morts. Ces honneurs funèbres rendus au corps d'une pauvre Indienne, sa sépulture dans le cimetière tout neuf, à l'ombre de la croix noire, l'eau bénite et la croix sur la tombe, tout cela émut profondément les sauvages.

Après mon retour du cimetière, ils s'assirent autour de la tombe, et un témoin me rapporta les réflexions exprimées par les protestants. Voici la principale : « Les prêtres catholiques aiment bien les pauvres enfants des bois et prennent la peine de voir leurs malades et d'ensevelir honorablement leurs morts. Nos ministres, à nous, ne regardent même pas les cadavres de nos défunts. »

Pendant que le missionnaire consacrait tout son temps à l'instruction des adultes ou au catéchisme des enfants, ses serviteurs équarrissaient, sciaient des planches, faisaient des clôtures et bâtissaient une cuisine.

Le ministre était mis au courant de toutes les vérités, nouvelles pour eux, prêchées par le prêtre catholique; mais, malgré ses dénégations, il ne put effacer de leurs esprits les bonnes impressions que laisse toujours, dans ces âmes droites, l'expression sincère de la vérité. Aussi le ministre en avait du chagrin, mêlé d'un peu de colère; et cette colère finit par éclater. Un jour, me rendant au fort pour affaires, je passai en face de sa maison, assez près du rivage pour être à l'abri du vent. Il me reconnut sans doute et crut que j'allais le visiter. Il s'empressait de me souhaiter la bienvenue quand je me contentai de le saluer de loin. A mon retour, je crus

devoir lui faire la politesse d'une visite. Je vis son temple, qui lui servait de maison. On parla de la pluie et du beau temps, etc. Quand je voulus prendre congé de lui, il m'arrêta et me dit : « Je voulais vous dire que les Indiens, en ce moment, paraissent absorbés par des idées nouvelles et que je ne leur connaissais pas jadis. C'est sans doute, ajouta-t-il, à cause de vos sermons? — Probablement, lui répondis-je; ils m'ont manifesté à moi-même leur surprise d'entendre parler pour la première fois des vérités contenues dans l'Évangile et des pratiques en usage chez les premiers chrétiens. » Et là, la discussion commença. Elle roula sur la confession, sur le pape, les évêques, les prêtres, etc. Il y avait, pour nous écouter, une dizaine de catholiques mêlés à une centaine de protestants. Le malin ne voulait pas parler en cris et je dus, pendant le premier quart d'heure, lui répondre en anglais. Quand il en arriva à énoncer des énormités contre les sacrements, je n'y tins plus, je m'adressai aux sauvages : « Entendez-vous ce que dit votre ministre, mes chers amis? Il dit que même le baptême n'est pas nécessaire au salut. Prenez votre Nouveau Testament et lisez-y les paroles de Notre-Seigneur. Suivez l'enseignement du Fils de Dieu et non les paroles d'un homme. Comme par le passé, vous vous empresserez de procurer à vos petits enfants la grâce du baptême, sans lequel ils ne pourraient entrer dans le ciel. » Et le ministre de lever les bras et de crier plus fort : « Certainement, certainement, un enfant, quoique mort sans baptême, ira au ciel. » En ce moment, le maître d'école protestant arrivait — un peu tard — à l'assemblée. Il entendit les dernières paroles de son ministre. « Pour moi, dit-il, je crois ordinairement aux paroles des chefs de la prière; mais j'estime encore plus les enseignements de notre Sauveur lui-même. Or,

j'ai lu dans l'Évangile que si quelqu'un n'est pas baptisé, il ne sera pas sauvé. Le prêtre catholique a ici raison. » Le petit ministre, rouge et bleu à la fois, contredit son interprète. Les voilà qui feuillettent leurs gros livres. Je les laissai là se disputer ensemble, car mes hommes m'attendaient depuis une heure au rivage. En sortant, je dis à la foule qui stationnait dehors : « Mes bons amis, votre ministre est un malheureux ; il voudrait effacer les paroles du saint livre, et si vous l'écoutez, vous vous rendrez malheureux, vous et vos enfants. »

Le lendemain soir, en sortant de notre dernier exercice, nous voyions le ministre avec son catéchiste et quelques autres sauvages, sur notre côté, à quelques pas de la chapelle. Nous fûmes même surpris de les voir s'avancer et venir chez moi : « Voici une autre séance de discussion », pensai-je ; je leur serrai la main en leur offrant des sièges. Nos soixante catholiques commençaient à prendre place sur les bancs quand le ministre, peu à son aise devant nos belles gravures catholiques, me dit en anglais : « Je venais vous faire des excuses pour notre discussion d'hier au soir ; vous veniez me faire une visite et j'ai eu tort de commencer une discussion inutile devant de pauvres sauvages. Je ne me suis pas aperçu de votre départ. »

Je sus après que le catéchiste et bien d'autres avaient fait remarquer à leur ministre sa maladresse et son impolitesse, d'avoir voulu attaquer le prêtre sur la religion. Le bon Dieu se servit de cet incident pour éclairer quelques âmes de son choix, et si quelques hommes s'en aigrirent contre le prêtre, d'autres se rapprochèrent de plus près de notre sainte religion ; ils furent même nombreux, mais le courage manqua à beaucoup pour se décider entièrement.

Je reçus onze abjurations d'adultes et baptisai trois enfants, dont deux de protestants avec la promesse formelle que ces enfants suivront la religion de leur baptême. Enfin la semence est jetée. Il en est tombé beaucoup sur de bonnes terres. Plût à Dieu qu'il y eût là un Père de résidence fixe pour veiller sur cette semence et la faire fructifier ! L'homme ennemi est là malheureusement. Réussira-t-il à étouffer les bons sentiments que j'ai entendu exprimer par beaucoup de ces pauvres gens ? Ils se craignent les uns les autres et redoutent à cause de cela de faire le pas décisif ; ils semblent s'attendre pour entrer en masse dans la sainte Église.

Ceux qui foulèrent aux pieds le respect humain se montrèrent inébranlables dans leurs bonnes résolutions malgré leur ministre et malgré les plus fanatiques de leurs coreligionnaires ; ils vinrent fidèlement tous les jours se faire instruire et se préparer à leur abjuration. Un seul se laissa influencer par quelques-uns de ses parents et par le ministre qui lui donna la cène afin de le retenir. On inventa quelques absurdités pour éloigner de nous ceux qui nous respectaient le plus. Ainsi, à cause des orages, qui furent fréquents au mois de juillet, on dit que les croix plantées dans le pays attiraient la foudre, ce qui n'empêcha pas cependant tous ceux des protestants qui avaient eu des défunts catholiques dans leurs familles, de venir me demander des croix de bois pour les planter sur les tombes des leurs. Les femmes de quelques fanatiques se mirent même en campagne pour propager les principes du révérend ministre, assurant que les enfants morts sans baptême allaient droit au ciel. Je remarquai bientôt que plusieurs venaient me faire des objections ou me questionner sur des passages de l'Écriture sainte au retour du prêche dans le temple.

Évidemment, ils étaient envoyés par le ministre. Un

jour, un des plus marquants, et d'ailleurs très poli, me dit : « Pourquoi saint Pierre dit-il aux Juifs de ne pas se se mettre à genoux devant lui? » et aussi cette question : « Les prêtres et les évêques catholiques qui se disent successeurs des apôtres, ont-ils reçu comme eux le Saint-Esprit dans la même mesure et les mêmes pouvoirs, même celui de faire des miracles? »

Le pauvre homme faisait bien les objections et les questions, mais il ne vous aurait pas cité le texte ni compris clairement la réponse.

Une jeune fille, baptisée par nous dans son enfance et gardée par deux bons convertis jusqu'à l'année dernière, se trouvait maintenant avec sa parenté toute protestante. J'appris qu'elle était persécutée tous les jours au sujet de sa religion. Pauvre et méprisée de tous, on lui faisait cependant les plus belles promesses, si elle abjurait le catholicisme. On lui mettait même en perspective un bon mariage. Mais sa réponse était la même : « Non, jamais de la vie, je ne renoncerai à ma religion; vous pouvez me tuer, je ne changerai pas. » Je lui avais fait faire sa première communion l'année dernière; elle a été fidèle. Deux enfants, baptisés jadis aussi par nous, sont élevés par leur mère protestante et leur oncle, lui aussi hérétique. Ces deux bons protestants n'ont pas manqué une fois de les envoyer à la Mission. Ils les y laissaient en allant à leur temple et les prenaient au retour.

Pour tout dire, il faut avouer que le ministre a réussi à faire apostasier une assez récente catholique. J'envoyai à cette malheureuse son extrait de baptême et d'abjuration signé du P. Charlebois, en l'ajournant au jugement de Dieu. On dit qu'elle en a été effrayée. Malheureusement, je ne l'ai point vue. Un autre pauvre égaré que j'avais connu autrefois sur Churchill a aussi

apostasié. Je lui écrivis une lettre pour le ramener ; il me répondit par un petit billet insolent. Voilà quelques épines au milieu de nos consolations.

Enfin, pourquoi ne citerais-je pas un fait qui prouvera à nos lecteurs que la divine Providence qui nourrit les oiseaux envoie aussi aux affamés de nos parages les mets qu'ils désirent. Un jour, dans une visite en canot au fort de la Compagnie, à 6 ou 7 milles de la Mission, je pris deux jeunes gens pour m'accompagner. On resta longtemps au fort. Je dînai à la table du commis et pendant le retour, un de mes hommes me dit : « Père, nous avons bien faim. » J'avais pensé, que comme il arrive ordinairement, mes hommes avaient dîné chez quelqu'un de leurs parents établis près du fort. — « Je n'ai rien, si ce n'est un peu de thé. Allons au moins faire du thé sur la pointe du rocher voisin. » Pendant qu'ils buvaient le thé, sans avoir une croûte, je pensais aux poissons du lac, si nombreux au large, que nous voyions parfois sauter hors de l'eau. « Si nous avions un de ces poissons au moins ! » dit le plus âgé des deux hommes ; et aussitôt, un joli brochet vient, en sautant, tomber sur la pierre plate qui leur servait de table. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, le brochet fut éventré et rôti sur la braise : *Benedicite omnia quæ moventur in aquis Domino.*

Dans les six semaines que je restai à la jeune Mission de l'Assomption, au fort Nelson, mes jeunes gens travaillèrent beaucoup pour préparer une résidence convenable au missionnaire qui devra venir rester en ce pays pour le plus grand bien des âmes. Malgré le jeûne forcé qu'il nous fallut endurer vers la fin, ils se montrèrent patients et pleins de bonne volonté. En quittant le fort Nelson, je dis *au revoir* à nos catholiques et aux protestants, qui beaucoup auraient voulu nous avoir encore

longtemps. Je retrouvai à Pakitawagan un grand nombre de sauvages assemblés pour saluer leur missionnaire au passage. Il me tardait de revoir le P. Maisonneuve et apprendre quelques nouvelles de la Congrégation, du Vicariat et de la patrie. Deux malades m'attendaient aussi avec impatience. Au moment où j'écris ces lignes, ils sont tous les deux dans l'éternité. Dieu a fait une grande grâce à celle qui vient de mourir la dernière. Après avoir résisté à la grâce pendant plus de vingt ans, elle a abjuré l'hérésie à son lit de mort et reçu les sacrements qui ont purifié son âme.

L'année apostolique que nous terminons a été une année exceptionnelle pour les conversions d'hérétiques. Nous en comptons avec le R. P. Charlebois, vingt-six. Laissez-moi demander ici aux RR. Pères de Montmartre de recommander nos Missions aux prières de leurs associés.

Si, avec le secours de ces prières, nous avions aussi les moyens de visiter plus souvent et plus longtemps la Mission du fort Nelson, tout fait croire que nous aurions là bientôt une belle chrétienté. Il nous faudrait pour cela des ressources et encore un missionnaire. Le R. P. Maisonneuve pourra faire beaucoup pour avancer nos œuvres. Il commence à parler la langue sauvage, il est habile menuisier. Nous aurons avec son aide de belles chapelles dans nos différentes Missions, mais il faudrait pouvoir continuer nos œuvres sans être obligés de se reposer trop longtemps et n'être pas réduits à des privations qui ruinent la santé des mieux constitués.

Nous composons cet hiver de petits livres liturgiques en caractères syllabiques, à l'usage de nos chrétiens qui aiment beaucoup à chanter nos saints offices. On va aussi faire pour eux une *Vie des saints* qu'ils m'ont demandée bien des fois.

Voilà, mon révérend Père, un bien long rapport. A vous de voir si vous pouvez l'utiliser.

Recevez, mon révérend Père, l'hommage de mon affectueux respect,

E. BONNALD, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE.

LETTRE DU R. P. VÉGRÉVILLE AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Saint-Albert, 28 août 1894.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

D'autres membres de notre communauté de Saint-Albert vous ont déjà dit combien votre présence au milieu de vos enfants de ce vicariat les avait consolés de leurs peines et de leurs fatigues, et avait contribué à surexciter dans leurs cœurs le zèle pour la pratique de la vertu et de nos saintes Règles, et pour la conversion des âmes.

Si votre visite nous donna une quinzaine de jours d'un bien doux repos, la séparation nous attrista, et il fut bien difficile de dissimuler quelques larmes coulant de nos yeux.

Confirmé par votre paternité dans ma résidence à Saint-Albert, et nommé par Mgr GRANDIN pour présider le pèlerinage qui partait pour la Mission de Sainte-Anne, je me mis bientôt à l'œuvre.

En effet, le 24 juillet, à 2 heures après-midi, je montais en voiture et j'ouvrais la marche du convoi. Nous étions peu nombreux d'abord, mais, des deux côtés du chemin, d'autres pèlerins se joignirent à nous,